Document généré le 14 mai 2024 16:28

Liaison

Le théâtre en milieu scolaire

Stefan Psenak

Numéro 102, mai 1999

URI : https://id.erudit.org/iderudit/41699ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Psenak, S. (1999). Compte rendu de [Le théâtre en milieu scolaire]. *Liaison*, (102), 6–11.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le th

E

Illustration: Christian Quesnel

éâtre

N MILIEU

scolaire

Stefan Psenak

Le théâtre en milieu scolaire connaît en ce moment, aux quatre coins de l'Ontario français, un essor remarquable. Au bas mot, une trentaine de troupes sont en activité dans les écoles de la province. Réappropriation de la langue française, explosion de la créativité, apprentissage d'une discipline de vie, les enjeux sont nombreux. Mais, comme le dit Hélène Dallaire, «le théâtre, même en milieu scolaire, c'est d'abord et avant tout du théâtre».

Du théâtre scolaire au théâtre professionnel

Ils sont nombreux à être passés par le théâtre en milieu scolaire avant de choisir de faire de cet art non seulement leur passion, mais aussi leur gagne-pain. On ne rappelle jamais trop souvent que les Robert Marinier, Linda Sorgini, Fernand Rainville, Michel Ouellette, Pier Rodier, Marie-Thé Morin et combien d'autres ont brûlé les planches de leur école avant de mettre le feu à celle des compagnies professionnelles du nord, de l'est et du sud de l'Ontario et du Québec.

Plus près de nous, ce sont les Michael Gauthier, Manon St-Jules, Mathieu Brennan qui ont parfait – ou sont en train de parfaire – leur formation à l'École national de théâtre. Sans compter ceux et celles qui aspirent à fréquenter les grandes institutions d'enseignement ou qui choisissent de se laisser tenter par l'aventure théâtrale en tant qu'autodidactes. La jeune, prolifique et talentueuse dramaturge Maude Saint-Denis en est l'exemple parfait.

Mais tous et toutes ne s'engagent pas dans la voie du théâtre parce qu'ils ont fait partie de la troupe de leur école. Le théâtre en milieu scolaire, tous les intervenants auxquels nous nous sommes adressés s'entendent pour le dire, participe aussi de l'apprentissage d'une discipline de vie. C'est cet élément d'engagement bien réel des jeunes, à l'égard de la discipline artistique et envers leurs collègues, qui souvent fascine. J'en veux pour preuve l'admiration et le respect que l'on voue – à juste titre, avouons-le – à une femme comme Hélène Gravel, de Sudbury, qui a choisi de consacrer sa carrière à transmettre aux jeunes son amour du théâtre, d'abord avec Les Draveurs, ensuite avec la Troupe de l'Université Laurentienne. Et l'on pourrait dire la même chose d'Hélène Dallaire, de Jean-Claude Larocque et j'en passe, puisqu'ils étaient quarante-cinq au dernier Festival de théâtre en milieu scolaire.

Pour Robert Marinier, qui a travaillé avec Hélène Gravel au début des années 1970, alors qu'elle enseignait à Macdonald-Cartier, son passage à la troupe a été déterminant. Il n'a d'ailleurs que des bons mots pour celle à qui il dédiait, l'année dernière, son spectacle *Narcisse*. «Avec Hélène, j'ai appris que le théâtre ce n'était pas n'importe quoi, explique-t-il. Elle nous a donné (à moi en tout cas), le désir d'avoir une méthode. Elle m'a enseigné qu'il ne suffisait pas d'aimer ça et d'avoir des aptitudes pour le théâtre, mais aussi et surtout qu'il fallait qu'il y ait une grande rigueur dans l'exercice», de dire Marinier.

Photo: Dominique Gauthier

C'était l'époque de la création collective. Avant CANO, avant même le premier spectacle d'André Paiement à la Troupe de l'Université Laurentienne. «Pour notre première pièce [à l'École secondaire], on avait monté *Zone*, de Marcel Dubé, dans lequel je jouait le rôle d'un policier. C'était assez mauvais merci beaucoup. Puis Hélène nous avait dit qu'il fallait aller voir le show à l'Université. La pièce s'intitulait *Moé j'viens du Nord, 'stie*. Après ça, on s'était dit que plus jamais on ferait du répertoire».

De la langue à la culture

Robert Marinier rappelle les faits avec enthousiasme. Il se souvient aussi qu'avant cette prise de conscience et de parole, qu'avant de monter sur les planches, «la culture française dans les écoles était factice». Ainsi va le lien avec un enjeu important du théâtre en milieu scolaire : la réappropriation de la langue puisque, comme le souligne l'homme de théâtre originaire de Sudbury : «La langue détachée de la culture, ça ne fonctionne pas. À ce moment-là, à Sudbury, les franco-ontariens étaient beaucoup plus proches des cultures américaine et anglo-canadienne que de la culture canadienne-française ou québécoise».

Chez les Draveurs, près de trente ans plus tard, Hélène Dallaire constate qu'elle a de moins en moins besoin d'intervenir pour exiger que les membres de sa troupe s'expriment en français. Le discours de Marinier et de Dallaire se rejoint dans une logique implacable lorsque l'un et l'autre affirment que les jeunes vont parler leur langue si elle leur permet de traduire leur réalité, d'exposer sur scène leurs préoccupations et les sujets qui les touchent.

«Mes jeunes [Les Draveurs] viennent de vivre quelque chose de vraiment spécial en participant coup sur coup à deux manifestations théâtrales, lance Hélène Dallaire. La première au Festival de théâtre en milieu scolaire de Théâtre Action (TA) et la seconde au Festival Sears». Deux expériences bien différentes qui leur ont permis de prendre conscience de ce que c'est que de vivre en français.

«Au Festival de TA, renchérit Hélène Dallaire, j'ai vraiment été estomaqué d'entendre le silence des quatre cents jeunes qui remplissaient la salle. Les Draveurs s'identifiaient à ces autres jeunes venus d'ailleurs en province. Leur cœur était là. Au Festival Sears, par contre, ils ont un peu frappé un mur. Notre création, *L'effet domino*, ne passait pas

[auprès des autres jeunes]. Ils ont gardé le show pour eux, ils l'ont joué pour eux avec une grande intensité». Pourtant, leur pièce a raflé le prix de la meilleure production et le prix d'excellence pour la meilleure technique!

Le désir de se dépasser

Certaines troupes scolaires de la province ont, bien sûr, une plus grande expérience et, du coup, plus d'assurance, une distinction qui s'explique à la fois par l'importance variable que chaque école accorde aux activités théâtrales et aux cours d'expression dramatique, mais aussi par la personnalité et la formation des professeurs qui animent les troupes. À Macdonald-Cartier, par exemple, les activités des Draveurs font maintenant partie des cours à l'horaire; les jeunes y viennent tous les jours, de midi à 13 h 20, et Hélène Dallaire en est la figure de proue depuis de nombreuses années déjà. Cette continuité devenue tradition a permis à Hélène de constater à quel point — malgré le fait qu'ils participent rarement plus de deux ans aux Draveurs — les jeunes ont développé un esprit critique. Ces remises en question, signe de maturité et d'intelligence, ont fait évoluer la troupe vers une quête de qualité qui est à la base même de leur engagement. Voilà sans doute pourquoi Hélène Dallaire a accordé cinq fois les droits de reprise de leur production *Par osmose* dans la dernière année, en Ontario, à Winnipeg et bientôt à Vancouver.

Dans le même sens, Jean-Claude Larocque, qui œuvre dans le théâtre en milieu scolaire depuis vingt ans et dirige le Café-chantant de l'École secondaire Le Relais (Alexandria), explique que même si le Festival de Théâtre Action n'est pas compétitif, il existe toujours une certaine comparaison entre les troupes. Et qu'on le veuille ou non, ces comparaisons entre les troupes les plus expérimentées et les plus nouvelles, par exemple, «favorisent l'évolution» de la pratique théâtrale dans les écoles. Pour Jean-Claude Larocque, il y a, à n'en pas douter, une grande amélioration de la qualité de l'ensemble des spectacles présentés depuis quatre ans dans les trois festivals. «Les jeunes ressentent le désir de se dépasser, de découvrir l'art du théâtre et d'essayer de le maîtriser le mieux possible», dit-il. «Avant, continue Larocque, il y avait beaucoup de théâtre, mais moins de rassemblements. Et le questionnement et les remises en cause sont favorisés par un lieu de rassemblement comme les festivals. Je me souviens du festival de New Liskeard, en 1981 ou 1982, où j'avais emmené mes jeunes et où nous étions quelques écoles».

Les origines du Festival de théâtre en milieu scolaire

Il faudra attendre tout près de quinze ans pour qu'un premier festival strictement consacré au théâtre en milieu scolaire voit le jour. En effet, c'est suite aux houleux États généraux de Théâtre Action que naîtront les quatre tables sectorielles (qui constitueront désormais les clientèles de Théâtre Action) dont la table scolaire. «En reconnaissant la diversité de ses clientèles et en rendant chacune responsable d'établir ses priorités et ses projets, il devenait donc plus facile pour Théâtre Action de se doter des outils nécessaires pour répondre aux besoins des uns et des autres, explique Michel Louis Beauchamp, directeur général de TA. Ainsi, en à peine deux ans, la table scolaire a élaboré et lancé son festival annuel, qui comprend, en plus d'un volet spectacles, un volet formation et un volet rencontres avec les artistes, qui sont grandement appréciés par les jeunes». Quatre ans et trois festivals plus tard, le succès de l'événement est retentissant.

«Nous avons maintenant notre lieu de partage bien à nous, dit Jean-Claude Larocque, qui était de ceux qui trouvait que les festivals mixtes de TA n'étaient pas adéquats. La formule du festival scolaire est excellente et le fait qu'il se déplace à travers les régions de la province donne une véritable perspective de ce qu'est l'Ontario français aux jeunes. Les élèves se rendent compte du facteur d'assimilation et d'anglicisation plus présent à certains endroits…» Cependant, le caractère insidieux de l'assimilation, loin de les décourager, leur confère une fierté de s'exprimer en français.

Le festival a créé un effet dynamisant sur l'ensemble des forces vives du théâtre en milieu scolaire, d'abord en suscitant la création de nouvelles

Du 28 avril au 1er mai 1999 se déroulait, à Mississauga, le troisième Festival franco-ontarien de théâtre en milieu scolaire, sous l'égide de Théâtre Action.

- 17 troupes scolaires de l'Ontario français et une troupe invitée du Québec y présentaient leurs plus récentes productions.
- Le rassemblement aura permis à plus de 400 jeunes et 45 enseignants de partager leur passion pour le théâtre.
- Le premier festival, regroupant 250 participants, a eu lieu à North Bay, en 1996, et le second, comptant près de 300 jeunes, a été présenté à Sudbury, en 1998. En 1997, un festival mixte (troupes scolaires, communautaires et professionnelles) avait été organisé pour célébrer le 25e anniversaire de Théâtre Action.

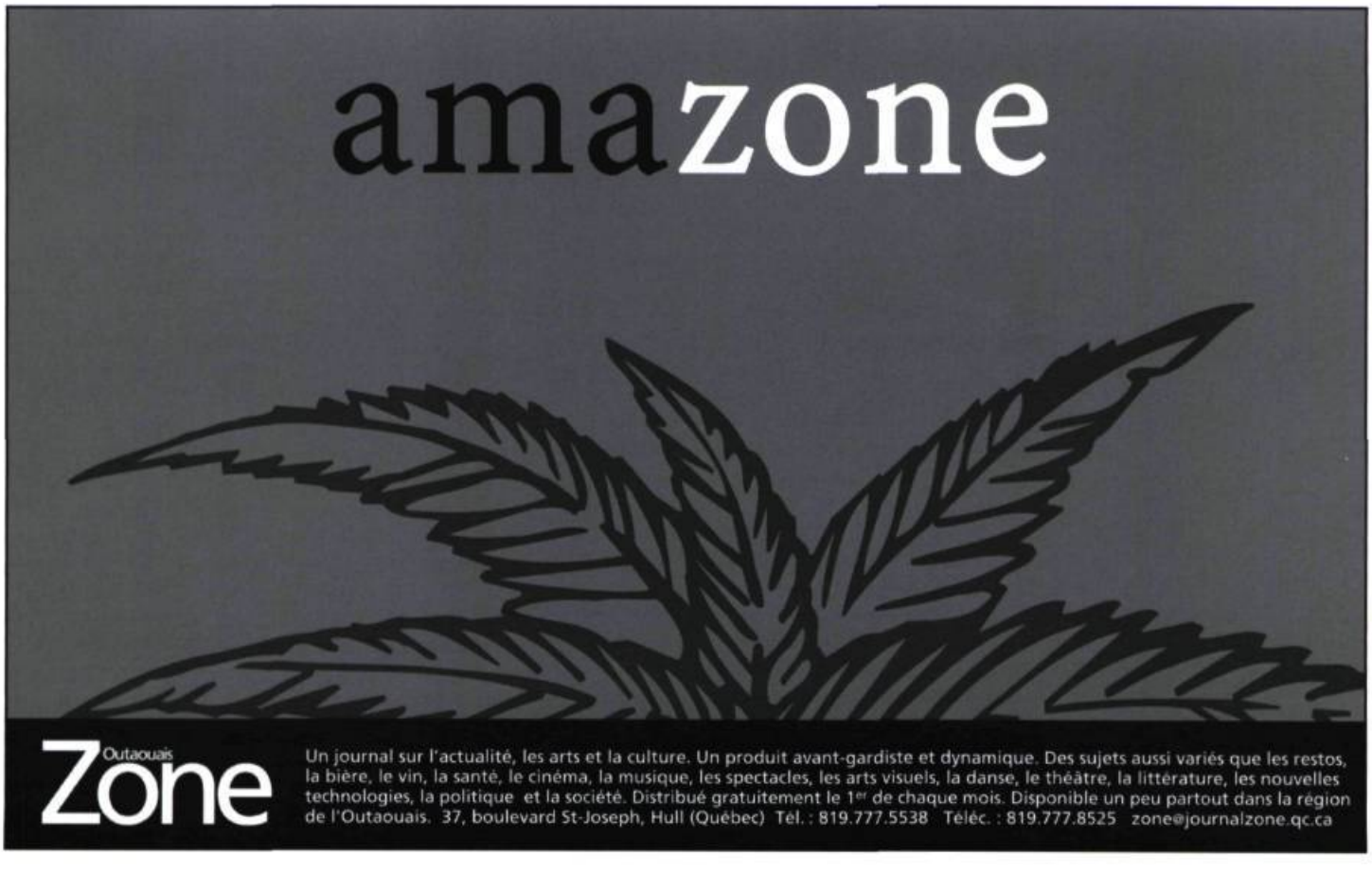
troupes (Les Fous Bracs de l'École secondaire Renaissance, à South Porcupine et Les Zygomatiques de la Nouvelle Alliance de Barrie, entre autres), puis en influençant l'orientation de troupes déjà existantes. À cet égard, le cas du Café-chantant d'Alexandria est éloquent : «Nous avions commencé à faire de la tournée, explique Jean-Claude Larocque. Nous sommes allés jouer dans le Nord de l'Ontario et même en Acadie et partout nos spectacles ont été bien accueillis. Avec la création du festival, il nous a fallu repenser la pertinence de ce volet».

De l'importance du théâtre en milieu scolaire

Michel Ouellette se souvient précisément du moment où, avec quelques camarades de classe, il a fondé Les Tziganes, la troupe de théâtre de l'École secondaire de Smooth Rock Falls : «J'avais écrit un texte et j'étais allé voir le directeur de l'école pour lui demander si on pouvait le monter. Il nous a dit oui et on s'est retrouvé une vingtaine après les heures de classe à répéter, avec les moyens du bord et sans professeur. Certains jouaient, d'autres s'improvisaient techniciens et se construisaient des boîtes de contrôle pour le moins artisanales».

Puis, l'année suivante, Jean-Claude Larocque s'amenait à Smooth Rock Falls et allait offrir un certain encadrement à ces jeunes. «C'était il y a vingt ans, dit Michel Ouellette, presque incrédule. Après l'arrivée de Jean-Claude, la troupe a monté trois autres de mes textes, dont deux alors que j'avais déjà terminé mes études secondaires. Ça a été des années déterminantes. C'est sans doute pour ça que je suis devenu dramaturge».

Robert Marinier retient quant à lui de son passage aux Draveurs la discipline et le respect pour le théâtre que lui a inculqués Hélène Gravel. À son entrée à l'École nationale de théâtre, le futur dramaturge, acteur et metteur en scène avait déjà une quinzaine de productions sous la ceinture et savait qu'il fallait travailler fort pour arriver à ses fins. Déjà, il avait appris à se questionner sur le sens de sa démarche : «J'avais le réflexe de me demander pourquoi telle chose marchait et telle autre pas. Je n'avais peut-être pas de réponse, mais au moins j'avais acquis le questionnement».

Jean-Claude Larocque évoque avec fierté les noms de Michel Ouellette et de Patrick Leroux, qu'il a connu au secondaire et qu'il voit maintenant faire carrière en théâtre. Hélène Dallaire constate pour sa part que de plus en plus d'élèves sentent l'appel de la scène et ne peut cacher son contentement quand on lui parle de Manon St-Jules, qui étudie à l'École nationale.

Le théâtre en milieu scolaire se porte bien. Avec l'appui de Théâtre Action, l'engagement des différents conseils scolaires de la province, qui accueillent tour à tour le festival, avec aussi le souffle et la passion des enseignant(e)s, des animateurs et des animatrices, le théâtre continue de jouer un rôle important dans l'apprentissage de vie de tous les jeunes qui s'y adonnent avec fougue et passion. «J'aime voir vibrer les jeunes sur scène, conclut Jean-Claude Larocque. Et puis, il ne faut pas l'oublier, ils constituent aussi le public de demain».